

ver cet éloge, et pour vous témoigner, plus parfaitement que je n'ai fait jusqu'ici, avec combien de passion et de zèle je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble et très-obéissant  
serviteur.

DE LA FONTAINE.

### PRÉFACE.

J'ai trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront : on ne s'imaginera jamais qu'une fable contée en prose m'ait tant emporté de loisir ; car pour le principal point, qui est la conduite, j'avais mon guide ; il m'était impossible de m'égarer. Apulée me fournissait la matière ; il ne restait que la forme, c'est-à-dire les paroles : et d'amener de la prose à quelque point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort malaisée ; c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela, je confesse qu'elle me coûte autant que les vers ; que si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet ouvrage. Je ne savais quel caractère choisir : celui de l'histoire est trop simple ; celui du roman n'est pas encore assez orné ; et celui du poème l'est plus qu'il ne faut. Mes personnages me demandaient quelque chose de galant : leurs aventures, étant pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandaient quelque chose d'héroïque et de relevé. D'employer l'un en un endroit, et l'autre en un autre, il n'est pas permis : l'uniformité de style est la règle la plus étroite que nous ayons. J'avais donc besoin d'un caractère nouveau, et qui fût mêlé de tous ceux-là : il me le fallait réduire dans un juste tempérament. J'ai cherché ce tempérament avec un grand soin : que je l'aie ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra.

Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là, je considère le goût du siècle. Or, après plusieurs expériences, il m'a semblé que ce goût se porte au galant et à la plaisanterie : non que l'on méprise les passions ; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un roman, dans un poème, dans une pièce de théâtre, on se plaint de leur absence ; mais dans un conte comme celui-ci, qui est plein de merveilleux, à la vérité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, et propre à amuser des enfants, il a fallu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin ; il a fallu chercher du galant et de la plaisanterie. Quand il ne l'aurait pas fallu, mon inclination m'y portait, et peut-être

y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison et la bienséance.

Voilà assez raisonné sur le genre d'écrire que j'ai choisi : venons aux inventions. Presque toutes sont d'Apulée, j'entends les principales et les meilleures. Il y a quelques épisodes de moi, comme l'aventure de la grotte, le vieillard et les deux bergères, le temple de Vénus et son origine, la description des enfers, et tout ce qui arrive à Psyché pendant le voyage qu'elle y fait, et à son retour jusqu'à la conclusion de l'ouvrage. La manière de conter est aussi de moi, et les circonstances, et ce que disent les personnages. Enfin ce que j'ai pris de mon auteur est la conduite et la fable ; et c'est en effet le principal, le plus ingénieux, et le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ai changé quantité d'endroits, selon la liberté ordinaire que je me donne. Apulée fait servir Psyché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ses plaisirs ; c'est-à-dire qu'il lui fait goûter ces plaisirs sans que personne paraisse. Premièrement, cette solitude est ennuyeuse ; outre cela, elle est effroyable. Où est l'aventurier et le brave qui toucherait à des viandes lesquelles viendraient d'elles-mêmes se présenter ? Si un luth jouait tout seul, il me ferait fuir, moi qui aime extrêmement la musique. Je fais donc servir Psyché par des nymphes qui ont soin de l'habiller, qui l'entretiennent de choses agréables, qui lui donnent des comédies et des divertissements de toutes les sortes.

Il serait long, et même inutile, d'examiner les endroits où j'ai quitté mon original, et pourquoi je l'ai quitté. Ce n'est pas à force de raisonnement qu'on fait entrer le plaisir dans l'âme de ceux qui lisent : leur sentiment me justifiera, quelque téméraire que j'aie été, ou me rendra condamnable, quelque raison qui me justifie. Pour bien faire, il faut considérer mon ouvrage sans relation à ce qu'a fait Apulée, et ce qu'a fait Apulée sans relation à mon livre, et là-dessus s'abandonner à son goût.

Au reste, j'avoue qu'au lieu de rectifier l'oracle dont il se sert au commencement des aventures de Psyché, et qui fait en partie le nœud de la fable, j'en ai augmenté l'inconvénient, faute d'avoir rendu cet oracle ambigu et court, qui sont les deux qualités que les réponses des dieux doivent avoir, et qu'il m'a été impossible de bien observer. Je me suis assez mal tiré de la dernière, en disant que cet oracle contenait aussi la glose des prêtres, car les prêtres n'entendent pas ce que le dieu leur fait dire : toutefois il peut leur avoir inspiré la paraphrase aussi bien qu'il leur a inspiré le texte, et je me sauverai encore par là. Mais sans que je cherche ces petites subtilités, quiconque fera réflexion sur la chose trouvera que ni Apulée ni moi nous n'avons failli.

### LIVRE PREMIER.

Je conviens qu'il faut tenir l'esprit en suspens dans ces sortes de narrations, comme dans les pièces de théâtre : on ne doit jamais découvrir la fin des événements ; on doit bien les préparer, mais on ne doit pas les prévenir. Je conviens encore qu'il faut que Psyché appréhende que son mari ne soit un monstre. Tout cela est apparemment contraire à l'oracle dont il s'agit, et ne l'est pas en effet : car premièrement la suspension des esprits et l'artifice de cette fable ne consistent pas à empêcher que le lecteur ne s'aperçoive de la véritable qualité du mari qu'on donne à Psyché ; il suffit que Psyché ignore qui est celui qu'elle a épousé, et que l'on soit en attente de savoir si elle verra cet époux, par quels moyens elle le verra, et quelles seront les agitations de son âme après qu'elle l'aura vu. En un mot, le plaisir que doit donner cette fable à ceux qui la lisent, ce n'est pas leur incertitude à l'égard de la qualité de ce mari, c'est l'incertitude de Psyché seule : il ne faut pas que l'on croie un seul moment qu'une si aimable personne ait été livrée à la passion d'un monstre, ni même qu'elle s'en tienne assurée ; ce serait un trop grand sujet d'indignation au lecteur. Cette belle doit trouver de la douceur dans la conversation et dans les caresses de son mari, et de fois à autres appréhender que ce ne soit un démon ou un enchanteur ; mais le moins de temps que cette pensée lui peut durer jusqu'à ce qu'il soit besoin de préparer la catastrophe, c'est assurément le plus à propos. Qu'on ne dise point que l'oracle l'empêche bien de l'avoir. Je confesse que cet oracle est très-clair pour nous ; mais il pouvait ne l'être pas pour Psyché : elle vivait dans un siècle si innocent, que les gens d'alors pouvaient ne pas connaître l'Amour sous toutes les formes que l'on lui donne. C'est à quoi on doit prendre garde ; et par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce point-là.

Assez d'autres fautes me seront reprochées sans doute ; j'en demeurerai d'accord, et ne prétends pas que mon ouvrage soit accompli : j'ai tâché seulement de faire en sorte qu'il plût, et que même on y trouvât du solide aussi bien que de l'agréable.

C'est pour cela que j'y ai enchassé des vers en beaucoup d'endroits, et quelques autres enrichissements, comme le voyage des quatre amis, leur dialogue touchant la compassion et le rire, la description des enfers, celle d'une partie de Versailles. Cette dernière n'est pas tout à fait conforme à l'état présent des lieux ; je les ai décrits en celui où dans deux ans on les pourra voir. Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si longtemps ; mais quelque peu d'assurance qu'ait un auteur qu'il entretiendra un jour la postérité, il doit toujours se la proposer autant qu'il lui est possible, et essayer de faire les choses pour son usage.

Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerais académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion : c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale, n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tombait dans la maladie du siècle, et faisait un livre, ce qui arrivait rarement<sup>1</sup>.

Polyphile y était le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avaient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla longtemps sans en parler à personne : enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continuerait, mais comment ils trouvaient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acanthe ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors de la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendrait point interrompre ; ils écouteront cette lecture avec moins

<sup>1</sup> La Fontaine a eu ici en vue la liaison intime qui s'était formée entre Boileau, Racine, Molière, et lui, et les réunions qui eurent longtemps lieu entre eux. Notre poète s'est désigné lui-même par le nom de Polyphile, tiré du grec, et qui signifie celui qui aime beaucoup de choses.

de bruit et plus de plaisir. Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses. Ces passions, qui leur remplissaient le cœur d'une certaine tendresse, se répandaient jusqu'en leurs écrits, et en formaient le principal caractère. Ils penchaient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acanthe avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste et Gelaste, le premier était sérieux sans être incommode; l'autre était fort gai.

La proposition d'Acanthe fut approuvée. Ariste dit qu'il y avait de nouveaux embellissements à Versailles: il fallait les aller voir, et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auraient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclue: dès le lendemain ils l'exécutèrent. Les jours étaient encore assez longs, et la saison belle: c'était pendant le dernier automne.

Nos quatre amis, étant arrivés à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir, avant le diner, la ménagerie: c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles et de quadrupèdes, la plupart très-rares et de pays éloignés. Ils admirèrent en combien d'espèces une seule espèce d'oiseaux se multipliait; et louèrent l'artifice et les diverses imaginations de la nature, qui se joue dans les animaux comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent les demoiselles de Numidie<sup>1</sup>, et certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long, avec une peau au-dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celui des cygnes; même de près il paraît carné, et tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. C'est une espèce de cormorans<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> La demoiselle de Numidie est l'*ardea virgo* des naturalistes, remarquable par sa taille svelte, son cou noir, et deux touffes de plumes blanches effilées qui lui tombent des deux côtés de la tête. Ces oiseaux ressemblent à nos grues; mais on en a formé un genre à part, sous le nom d'*anthropoides*, parce qu'ils imitent les gestes de l'homme, et aiment à se donner en spectacle. Ils se trouvent en Afrique; mais ils sont rares; et les seules observations que nous ayons sur ce qui les concerne ont été faites sur ces mêmes individus amenés sous Louis XIV à la ménagerie de Versailles, et dont la Fontaine parle ici.

<sup>2</sup> C'étaient des pélicans, et la description que la Fontaine en

Comme nos gens avaient encore du loisir, ils firent un tour à l'orangerie<sup>1</sup>. La beauté et le nombre des orangers et des autres plantes qu'on y conserve ne se saurait exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a résisté aux attaques de cent hivers.

Acanthe, ne voyant personne autour de lui que ses trois amis (celui qui les conduisait était éloigné); Acanthe, dis-je, ne se put tenir de réciter certains couplets de poésie que les autres se souvinrent d'avoir vus dans un ouvrage de sa façon.

Sommes-nous, dit-il, en Provence?

Quel amas d'arbres toujours verts

Triomphe ici de l'inclémence

Des aquilons et des hivers?

Jasmins dont un air doux s'exhale,

Fleurs que les vents n'ont pu ternir,

Aminte en blancheur vous égale,

Et vous m'en faites souvenir.

Orangers, arbres que j'adore,

Que vos parfums me semblent doux!

Est-il dans l'empire de Flore

Rien d'agréable comme vous?

Vos fruits aux écorces solides

Sont un véritable trésor;

Et le jardin des Hespérides

N'avait point d'autres pommes d'or.

Lorsque votre automne s'avance,

On voit encor votre printemps;

L'espoir avec la jouissance

Logent chez vous en même temps.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire:

Toujours un aimable zéphyre

Autour de vous se va jouer.

Vous êtes nains; mais tel arbre géant,

Qui déclare au soleil la guerre,

Ne vous vaut pas,

Bien qu'il couvre un arpent de terre

Avec ses bras.

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur diner se passa à s'entretenir des choses qu'ils avaient vues, et à parler du monarque pour qui on a assemblé tant

donne est fort exacte: il est assez étonnant qu'il n'ait pas connu leur nom, plus ancien que lui dans la langue française, et qui se trouve dans Belon.

<sup>1</sup> Depuis l'époque à laquelle la Fontaine écrivit, l'orangerie de Versailles a été fort embellie par la construction d'une magnifique serre en souterrain, faite sur les dessins de J. H. Mansard, en 1685 et 1686.

de beaux objets. Après avoir loués principales vertus, les lumières de son esprit, ses qualités héroïques, la science de commander; après, dis-je, l'avoir loué fort longtemps, ils revinrent à leur premier entretien, et dirent que Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Alexandre faisait la débauché; Auguste jouait; Scipion et Lælius s'amusaient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau: notre monarque se divertit à faire bâtir des palais, cela est digne d'un roi. Il y a même une utilité générale; car, par ce moyen, les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du prince, et voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins et de somptueux édifices sont la gloire de leur pays. Et que ne disent point les étrangers! Que ne dira point la postérité quand elle verra ces chefs-d'œuvre de tous les arts!

Les réflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournèrent au château; virent les dedans, que je ne décrirai point, ce serait une œuvre infinie. Entre autres beautés, ils s'arrêtèrent longtemps à considérer le lit, la tapisserie et les sièges dont on a meublé la chambre et le cabinet du roi. C'est un tissu de la Chine, plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien.

Du château ils passèrent dans les jardins, et prièrent celui qui les conduisait, de les laisser dans la grotte<sup>1</sup> jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie; ils avaient fait apporter des sièges. Leur billet venait de si bonne part, qu'on leur accorda ce qu'ils demandaient: même afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouer les eaux. La face de cette grotte est composée, en dehors, de trois arcades, qui font autant de portes grillées<sup>2</sup>. Au milieu d'une des arcades est un soleil, de qui les rayons servent de barreaux aux portes<sup>3</sup>: il ne s'est jamais rien in-

<sup>1</sup> Il s'agit ici de la grotte de Téthys, qui depuis a été détruite, mais dont il existe une description qui est le meilleur commentaire de celle de notre poète. Voyez *Description de la grotte de Versailles; à Paris, de l'imprimerie royale, 1679, in-folio*. Le texte, qui est de Felibien, a onze pages, et le nombre des planches est de vingt.

<sup>2</sup> Ces trois portes étaient de fer: elles ont été gravées par le Pôtre, en 1672. Voyez planche II de la *description*, etc.

<sup>3</sup> Ces rayons étaient dorés, et comme ils étaient tournés au

venté de si à propos, ni de si plein d'art. Au-dessus sont trois bas-reliefs.

Dans l'un, le dieu du jour achève sa carrière. Le sculpteur a marqué ces longs traits de lumière, Ces rayons dont l'éclat, dans les airs s'épanchant, Peint d'un si riche émail les portes du couchant. On voit aux deux côtés le peuple d'Amathonte Préparer le chemin sur des dauphins qu'il monte<sup>4</sup>. Chaque Amour à l'envi semble se réjouir De l'approche du dieu dont Téthys va jouir, Des tronpes de zéphirs dans les airs se promènent, Les tritons empressés sur les flots vont et viennent<sup>5</sup>. Le dedans de la grotte est tel, que les regards, Incertains de leur choix, courent de toutes parts<sup>6</sup>. Tant d'ornements divers, tous capables de plaire, Font accorder le prix tantôt au statuaire, Et tantôt à celui dont l'art industrieux Des trésors d'Amphitrite a revêtu ces lieux. La voûte et le pavé sont d'un rare assemblage: Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage, Ou qu'enferme en son sein le terrestre élément, Différents en couleur, font maint compartiment<sup>7</sup>. Au haut de six piliers d'une égale structure, Six masques de rocaille, à grotesque figure, Songes de l'art, démons bizarrement forgés, Au-dessus d'une niche en face sont rangés<sup>8</sup>. De mille raretés la niche est toute pleine: Un triton d'un côté, de l'autre une sirène, Ont chacun une conque en leurs mains de rocher; Leur souffle pousse un jet qui va loin s'épancher<sup>9</sup>.

couchant, quand le soleil frappait dessus, ils faisaient un effet magique, et paraissaient de véritables traits de lumière.

<sup>4</sup> Ce bas-relief du soleil qui se couche dans la mer était de Girard Vanopstal de Bruxelles. Voyez la planche III de la *description* gravée par le Pôtre en 1675.

<sup>5</sup> Ces petits Amours, qui se jouent avec les dauphins, formaient quatre médaillons ronds sur la plinthe au-dessous, et étaient du même sculpteur que les bas-reliefs. Voyez les planches V et VI de la *description*.

<sup>6</sup> Ces troupes de tritons et de néréides étaient deux grands bas-reliefs carrés sur la plinthe en haut et de chaque côté du soleil, qui, sur son char, se précipitait dans la mer. Ils étaient du même sculpteur que les précédents. Voyez planche IV de la *description*, gravée aussi par le Pôtre, en 1675.

<sup>7</sup> Vis-à-vis des trois portes il y avait des enfoncements séparés par deux gros massifs ou piliers isolés: Apollon était dans l'enfoncement du milieu, et les chevaux dans les deux autres. Voyez la planche VII de la *description* dont l'intitulé est: *Vue du fond de la grotte ornée de trois groupes de marbre blanc, qui représentent le soleil au milieu des nymphes de Téthys, et ses chevaux pansés par les tritons; gravés par le Pôtre en 1676*.

<sup>8</sup> Ces coquilles étaient séparées par des bandes de différents marbres.

<sup>9</sup> Voyez, dans la *description*, la planche XV, gravée par Chauveau en 1675. Elle représente ces masques de coquillages et de rocailles.

<sup>10</sup> C'est-à-dire, un jet d'eau qui tombait dans une coquille de marbre. Voyez Felibien, page 5 de la *description*, et les planches VIII, IX, X, XI, XII et XIII, gravées par le Pôtre en 1675. Elles représentent les piliers ornés de coquillages et de rocailles, avec un bassin de marbre blanc en forme de coquille.

Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde :  
Le masque la vomit de sa gorge profonde ;  
Elle retombe en nappe, et compose un tissu  
Qu'un autre bassin rend sitôt qu'il l'a reçu.  
Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,  
D'un voile de cristal alors peu différente,  
Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.  
Quand l'eau cesse, et qu'on voit son cristal écoulé,  
La nacre et le corail en réparent l'absence :  
Morceaux pétrifiés, coquillage, croissance,  
Caprices infinis du hasard et des eaux,  
Reparaissent aux yeux, plus brillants et plus beaux.  
Dans le fond de la grotte une arcade est remplie  
De marbres à qui l'art a donné de la vie.  
Le dieu de ces rochers, sur une urne penché,  
Goûte un morne repos, en son antre couché.  
L'urne verse un torrent; tout l'antre s'en abreuve;  
L'eau retombe en glacis, et fait un large fleuve<sup>1</sup>.

J'ai pu jusqu'à présent exprimer quelques traits  
De ceux que l'on admire en ce moite palais :  
Le reste est au-dessus de mon faible génie.  
Toi qui lui peux donner une force infinie,  
Dieu des vers et du jour, Phébus, inspire-moi :  
Aussi bien désormais faut-il parler de toi.  
Quand le soleil est las, et qu'il a fait sa tâche,  
Il descend chez Téthys, et prend quelque relâche :  
C'est ainsi que Louis s'en va se délasser  
D'un soin que tous les jours il faut recommencer.  
Si j'étais plus savant en l'art de bien écrire,  
Je peindrais ce monarque étendant son empire :  
Il lancerait la foudre; on verrait à ses pieds  
Des peuples abattus, d'autres humiliés.  
Je laisse ces sujets aux maîtres du Parnasse;  
Et pendant que Louis, peint en dieu de la Thrace,  
Fera bruire en leurs vers tout le sacré vallon,  
Je le célébrerai sous le nom d'Apollon<sup>2</sup>.

Ce dieu, se reposant sous ces voûtes humides,  
Est assis au milieu d'un chœur de Néréides<sup>3</sup>.  
Toutes sont des Vénus, de qui l'air gracieux  
N'entre point dans son cœur, et s'arrête à ses yeux.  
Il n'aime que Téthys, et Téthys les surpasse.  
Chacune, en le servant, fait office de Grâce :  
Doris verse de l'eau sur la main qu'il lui tend;  
Chloé dans un bassin reçoit l'eau qu'il répand<sup>4</sup>;

<sup>1</sup> Ce masque, au moyen d'un lien de fleur, était soutenu d'une main par le triton et la sirène. Dans un cadre était le chiffre du roi, surmonté de la couronne de France.

<sup>2</sup> On ne voit que dans la planche VII de la description cette figure de fleuve. Elle était placée dans une arcade au-dessus de l'enfoncement du milieu, et du groupe où est Apollon. Félibien (pages 6 et 7) dit que l'aviron tenu par le dieu-fleuve était de nacre.

<sup>3</sup> Apollon était le dieu-soleil, et l'on doit se rappeler que Louis XIV avait pris pour emblème un soleil.

<sup>4</sup> Ce groupe, dans la description, fait le sujet de la planche XVI, belle estampe qui a été dessinée par Pierre Monier, et gravée par Edelinck en 1678. L'intitulé porte : *Le Soleil, après avoir achevé son cours, descend chez Téthys, où six des nymphes sont occupées à le servir, et à lui offrir toutes sortes de rafraîchissements.* La figure d'Apollon est de Girardon.

<sup>5</sup> Ce sont les figures marquées n° IV dans la planche; elles sont de Girardon.

A lui laver les pieds Mélécerte s'applique :

Delphire entre ses bras tient un vase à l'antique;  
Clymène auprès du dieu pousse en vain des soupirs<sup>1</sup>;  
Hélas! c'est un tribut qu'elle envoie aux zéphyrs;  
Elle rougit parfois, parfois baisse la vue;  
(Rougit, autant que peut rougir une statue :  
Ce sont des mouvements qu'au défaut du sculpteur  
Je veux faire passer dans l'esprit du lecteur.)  
Parmi tant de beautés, Apollon est sans flamme :  
Celle qu'il s'en va voir seule occupe son âme.  
Il songe au doux moment où, libre et sans témoins,  
Il reverra l'objet qui dissipe ses soins.  
Oh! qui pourrait décrire en langue du Parnasse  
La majesté du dieu, son port si plein de grâce,  
Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels  
Et pour qui Pâge d'or inventa les autels!  
Les coursiers de Phébus, aux flambeaux narines,  
Respirent l'ambrosie en des grottes voisines.  
Les tritons en ont soin : l'ouvrage est si parfait,  
Qu'ils semblent panteler du chemin qu'ils ont fait<sup>2</sup>.  
Aux deux bouts de la grotte, et dans deux enfoncures,  
Le sculpteur a placé deux charmantes figures :  
L'une est le jeune Acis<sup>3</sup>, aussi beau que le jour.  
Les accords de sa flûte inspirent de l'amour :  
Debout contre le roc, une jambe croisée,  
Il semble par ses sons attirer Galatée<sup>4</sup>;  
Par ses sons, et peut-être aussi par sa beauté.  
Le long de ces lambris un doux charme est porté.  
Les oiseaux, envieux d'une telle harmonie,  
Épuisent ce qu'ils ont et d'art et de génie.  
Philomèle, à son tour, veut s'entendre louer,  
Et chante par ressorts que l'onde fait jouer<sup>5</sup>.  
Écho même répond; Écho, toujours hôtesse  
D'une voûte ou d'un roc témoin de sa tristesse.  
L'onde tient sa partie. Il se forme un concert  
Où Philomèle, l'eau, la flûte, enfin tout sert.  
Deux lustres de rochers de ces voûtes descendent;  
En liquide cristal leurs branches se répandent :  
L'onde sert de flambeaux<sup>6</sup>; usage tout nouveau.

<sup>1</sup> Cette figure est celle du n° III sur la planche. Elle est aussi de Girardon.

<sup>2</sup> Ce sont les figures à la droite d'Apollon et à gauche de la gravure. Les trois femmes en arrière sont du sculpteur Thomas Regnaudin, de Moulins.

<sup>3</sup> Voyez les planches XVII et XVIII de la description : la première gravée en 1675 par Bernard Picard, la seconde en 1676 par Étienne Baudet. Elles sont intitulées : *Groupe de marbre blanc représentant deux chevaux du Soleil et deux tritons qui les pansent.* Le groupe de la planche XVII, qui était dans l'enfoncement, à droite du spectateur, a été fait par les sculpteurs Gaspar et Balthazar de Marcy, de Cambrai; celui de gauche, ou de la planche XVIII, par Jules Guérin, Parisien.

<sup>4</sup> Sujet de la planche XIX dans la description. Cette planche a été gravée par Edelinck. L'intitulé est, *statue d'Acis.* Cette statue est de Baptiste Tubi, Romain.

<sup>5</sup> Sujet de la planche XX, gravée par Edelinck, intitulée *statue de Galatée.* Elle a été faite par Baptiste Tubi, Romain.

<sup>6</sup> Il est question ici de l'orgue que l'eau par sa chute faisait jouer, et dont l'emplacement est marqué sur la planche de la description.

<sup>7</sup> Voyez dans la description la planche XIV, intitulée, *Chan-*

L'art en mille façons a su prodigier l'eau :

D'une table de jaspe un jet part en fusée;  
Puis en perles retombe, en vapeur, en rosée.  
L'effort impétueux dont il va s'élançant  
Fait frapper le lambris au cristal jaillissant.  
Telle et moins violente est la balle enflammée.  
L'onde, malgré son poids, dans le plomb renfermée,  
Sort avec un fracas qui marque son dépit,  
Et plait aux écoutants, plus il les étourdit.  
Mille jets, dont la pluie à l'entour se partage,  
Mouillent également l'imprudent et le sage.  
Craindre ou ne craindre pas à chacun est égal :  
Chacun se trouve en butte au liquide cristal.  
Plus les jets sont confus, plus leur beauté se montre.  
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre.  
Se rompt, se précipite à travers les rochers,  
Et fait, comme alambics, distiller leurs planchers.  
Niches, enfoncements, rien ne sert de refuge.  
Ma muse est impuissante à peindre ce déluge.  
Quand d'une voix de fer je frapperais les cieux,  
Je ne pourrais nombrer les charmes de ces lieux<sup>1</sup>.

Les quatre amis ne voulurent point être  
mouillés; ils prièrent celui qui leur faisait voir  
la grotte de réserver ce plaisir pour le bourgeois  
ou pour l'Allemand, et de les placer en quelque  
coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent  
traités comme ils souhaitaient. Quand leur con-  
ducteur les eut quittés, ils s'assirent à l'entour  
de Polyphile, qui prit son cahier; et, ayant  
toussé pour se nettoyer la voix, il commença  
par ces vers :

Le dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aimer;  
A son flambeau quelquefois il se brûle;  
Et si ses traits ont eu la force d'entamer

Les cœurs de Pluton et d'Hercule,

*deliers de coquillages et de rocaille, gravée par Chauveau, en 1676. On voit l'eau qui jaillit de chaque bobèche.*

<sup>1</sup> La description de la Fontaine est si exacte, que celle de Félibien, en onze pages in-folio, n'en apprend pas plus. Cette description de Félibien a été réimprimée dans l'ouvrage intitulé : *Recueil des descriptions de peintures et d'autres ouvrages faits pour le roi.* Paris, 1689, in-12, page 559 à 587. Ce volume est sans gravures; mais il y a à la page 554 un plan du château et du petit parc, qui nous indique bien où la grotte était située. Cette grotte n'existe plus depuis longtemps. Quoiqu'elle fit une des plus grandes merveilles de Versailles, Louis XIV la fit détruire : l'agrandissement du château rendit ce sacrifice nécessaire. Elle fit place à l'aile neuve du nord, dans laquelle on pratiqua une chapelle, qui est devenue le vaste salon d'Hercule, lorsqu'en 1711 la chapelle qu'on voit actuellement eut été achevée. Le beau groupe d'Apollon, avec ses coursiers et ses nymphes, ouvrage de Girardon, de Regnaudin, de Guérin, et de Marcy, qui ornait cette grotte, fut transporté dans le bosquet des dômes; mais ensuite, et toujours du temps de Louis XIV, il fut rapproché du château, dans un petit bosquet simple et triste, et tourné vers le levant, ce qui faisait un contre-sens avec l'allégorie qu'il représente. Enfin, en 1778, M. d'Angivilliers fit retourner tout ce groupe à l'exposition du couchant, et le fit placer sur un rocher artificiel, exécuté d'après les dessins du

Il n'est pas inconvenient  
Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,  
Il se blesse en les maniant;  
Je n'y vois rien qui ne se puisse faire :  
Témoin Psyché, dont je vous veux conter  
La gloire et les malheurs, chantés par Apulée.  
Cela vaut bien la peine d'écouter;  
L'aventure en est signalée.

Polyphile toussa encore une fois après cet exorde; puis, chacun s'étant préparé de nouveau pour lui donner plus d'attention, il commença ainsi son histoire :

Lorsque les villes de la Grèce étaient encore soumises à des rois, il y en eut un qui, régnant avec beaucoup de bonheur, se vit non-seulement aimé de son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'était à qui gagnerait son amitié, c'était à qui vivrait avec lui dans une parfaite correspondance : et cela, parce qu'il avait trois filles à marier. Toutes trois étaient plus considérables par leurs attraites que par les États de leur père. Les deux aînées eussent pu passer pour les plus belles filles du monde, si elles n'eussent point eu de cadette; mais véritablement cette cadette leur nuisait fort. Elles n'avaient que ce défaut-là : défaut qui était grand, à n'en point mentir; car Psyché (c'est ainsi que leur jeune sœur s'appelait), Psyché, dis-je, possédait tous les appas que l'imagination peut se figurer, et ceux où l'imagination même ne peut atteindre. Je ne m'amuserai point à chercher des comparaisons jusque dans les astres pour vous la représenter assez dignement : c'était quelque chose au-dessus de tout cela, et qui ne se saurait exprimer par les lis, les roses, l'ivoire, ni le corail. Elle était telle enfin que le meilleur poète aurait de la peine à en faire une pareille. En cet état, il ne se faut pas étonner si la reine de Cythère en devint jalouse. Cette déesse appréhendait, et non sans raison, qu'il ne lui fallût renoncer à l'empire de la beauté, et que Psyché ne la détrônât : car, comme on est toujours amoureux des choses nouvelles, chacun courait à cette nouvelle Vénus. Cythérée se voyait réduite aux seules îles de son domaine; encore une bonne partie des Amours, anciens habitants de ces îles bienheu-

peintre Robert. Ce groupe forme encore aujourd'hui tout l'ornement du bosquet connu sous le nom du Rocher ou des Bains d'Apollon.

reuses, la quittaient-ils pour se mettre au service de sa rivale. L'herbe croissait dans ses temples, qu'elle avait vus naguère si fréquentés : plus d'offrandes, plus de dévots, plus de pèlerinages pour l'honorer. Enfin la chose passa si avant, qu'elle en fit ses plaintes à son fils, et lui représenta que le désordre irait jusqu'à lui.

Mon fils, dit-elle, en lui baisant les yeux,  
La fille d'un mortel en veut à ma puissance;  
Elle a juré de me chasser des lieux  
Où l'on me rend obéissance :  
Et qui sait si son insolence

N'ira pas jusqu'au point de me vouloir ôter  
Le rang que dans les cieux je pense mériter ?

Paphos n'est plus qu'un séjour importun :  
Des Grâces et des Ris la troupe m'abandonne ;

Tous les Amours, sans en excepter un,  
S'en vont servir cette personne.  
Si Psyché veut notre couronne,

Il faut la lui donner ; elle seule aussi bien  
Fait en Grèce à présent votre office et le mien.

L'un de ces jours je lui vois pour époux  
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage,  
Sans le tenir de vos traits ni de vous,

Sans vous en rendre aucun hommage.  
Il naitra de leur mariage

Un autre Cupidon, qui d'un de ses regards  
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.

Prenez-y garde ; il vous y faut songer :  
Rendez-la malheureuse ; et que cette cadette,

Malgré les siens, épouse un étranger  
Qui ne sache où trouver retraite.

Qui soit laid, et qui la maltraite,  
La fasse consumer en regrets superflus,  
Tant que ni vous ni moi nous ne la craignons plus.

Ces extrémités où s'emporta la déesse marquent merveilleusement bien le naturel et l'esprit des femmes ; rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté. Et je dirai en passant que l'offense la plus irrémissible par un sexe, c'est quand l'une d'elles en défait une autre en pleine assemblée ; cela se venge ordinairement comme les assassinats et les trahisons. Pour revenir à Vénus, son fils lui promit qu'il la vengerait. Sur cette assurance, elle s'en alla à Cythère en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs, et de se servir de son char et de ses pigeons, elle entra dans une conque de nacre, attelée de deux dauphins. La cour de Neptune l'accompagna. Ceci est proprement matière de poésie : il ne s'écrit guère bien à la prose de décrire une cavalcade de

dieux marins : d'ailleurs je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire ce que la déesse parut alors.

C'est pourquoi nous dirons en langage rimé  
Que l'empire flottant en demeura charmé.

Cent tritons, la suivant jusqu'au port de Cythère,  
Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire.

L'un nage à l'entour d'elle, et l'autre au fond des eaux  
Lui cherche du corail et des trésors nouveaux.

L'un lui tient un miroir fait de cristal de roche ;  
Aux rayons du soleil l'autre en défend l'approche.

Paléon, qui la guide, évite les rochers ;  
Glaucé de son corail fait retentir les mers ;

Téthys lui fait ouïr un concert de sirènes.  
Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines.

Le seul Zéphyre est libre, et d'un souffle amoureux  
Il caresse Vénus, se joue à ses cheveux ;

Contre ses vêtements parfois il se courrouce.  
L'onde, pour la toucher, à longs flots s'entrepousse ;

Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour  
S'en vient baiser les pieds de la mère d'Amour.

Cela devait être beau, dit Gelaste ; mais j'aimerais mieux avoir vu votre déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle était quand elle plaïda sa cause devant un berger. Chacun sourit de ce qu'avait dit Gelaste ; puis Polyphile continua en ces termes :

A peine Vénus eut fait un mois de séjour à Cythère, qu'elle sut que les sœurs de son ennemie étaient mariées ; que leurs maris, qui étaient deux rois leurs voisins, les traitaient avec beaucoup de douceur et de témoignages d'affection ; enfin qu'elles avaient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadette, il ne lui était resté pas un seul amant, elle qui en avait eu une telle foule, que l'on en savait à peine le nombre : ils s'étaient retirés comme par miracle, soit que ce fût le vouloir des dieux, soit par une vengeance particulière de Cupidon. On avait encore de la vénération, du respect, de l'admiration pour elle, si vous voulez ; mais on n'avait plus de ce qu'on appelle amour : cependant c'est la véritable pierre de touche à quoi l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe.

Cette solitude de soupirants, près d'une personne du mérite de Psyché, fut regardée comme un prodige, et fit craindre aux peuples de la Grèce qu'il ne leur arrivât quelque chose de fort sinistre. En effet, il y avait de quoi s'étonner. De tout temps l'empire de Cupidon, aussi

bien que celui des flots, a été sujet à des changements ; mais jamais il n'en était arrivé de semblable : au moins n'y en avait-il point d'exemple dans ces pays. Si Psyché n'eût été que belle, on ne l'eût pas trouvée si étrange ; mais, comme j'ai dit, outre la beauté, qu'elle possédait en un souverain degré de perfection, il ne lui manquait aucune des grâces nécessaires pour se faire aimer : on lui voyait un million d'amours, et pas un amant.

Après que chacun eut bien raisonné sur ce miracle, Vénus déclara qu'elle en était cause ; qu'elle s'était ainsi vengée par le moyen de son fils ; que les parents de Psyché n'avaient qu'à se préparer à d'autres malheurs, parce que son indignation durerait autant que la vie, ou du moins autant que la beauté de leur fille ; qu'ils auraient beau s'humilier devant ses autels, et que les sacrifices qu'ils lui feraient seraient inutiles, à moins que de lui sacrifier Psyché même.

C'est ce qu'on n'était pas résolu de faire : loin de cela, quelques personnes dirent à la belle que la jalousie de Vénus lui était un témoignage bien glorieux, et que ce n'était pas être trop malheureuse que de donner de l'envie à une déesse, et à une déesse telle que celle-là.

Psyché eût voulu que ces fleurettes lui eussent été dites par un amant. Bien que sa fierté l'empêchât de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissait pas de verser des pleurs en secret. Qu'ai-je fait au fils de Vénus ? disait-elle souvent en soi-même ; et que lui ont fait mes sœurs, qui sont si contentes ? elles ont eu des amants de reste ; moi, qui croyais être la plus aimable, je n'en ai plus. De quoi me sert ma beauté ? Les dieux, en me la donnant, ne m'ont pas fait un si grand présent que l'on s'imagine : je leur en rends la meilleure part ; qu'ils me laissent au moins un amant, il n'y a fille si misérable qui n'en ait un : la seule Psyché ne saurait rendre personne heureux ; les cœurs que le hasard lui a donnés, son peu de mérite les lui fait perdre. Comment me puis-je montrer après cet affront ? Va, Psyché, va te cacher au fond de quelque désert : les dieux ne t'ont pas faite pour être vue, puisqu'ils ne t'ont pas faite pour être aimée.

Tandis qu'elle se plaignait ainsi, ses parents ne s'affligeaient pas moins de leur part ; et ne pouvant se résoudre à la laisser sans mari, ils

furent contraints de recourir à l'oracle. Voici la réponse qui leur fut faite, avec la glose que les prêtres y ajoutèrent :

L'époux que les destins gardent à votre fille  
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,  
Qui trouble maint état, détruit mainte famille ;  
Se nourrit de soupirs, se baigne dans les pleurs.

A l'univers entier il déclare la guerre,  
Courant de bout en bout un flambeau dans la main :  
On le craint dans les cieux, on le craint sur la terre ;  
Le Styx n'a pu borner son pouvoir souverain.

C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,  
Un tyran qui de fers charge jeunes et vieux.  
Qu'on lui livre Psyché ; qu'elle tâche à lui plaire :  
Tel est l'arrêt du Sort, de l'Amour et des dieux.

Menez-la sur un roc, au haut d'une montagne,  
En des lieux où l'attend le monstre son époux ;  
Qu'une pompe funèbre en ces lieux l'accompagne,  
Car elle doit mourir pour ses sœurs et pour vous.

Je laisse à juger l'étonnement et l'affliction que cette réponse causa. Livrer Psyché aux désirs d'un monstre ! y avait-il de la justice à cela ? Aussi les parents de la belle doutèrent long-temps s'ils obéiraient. D'ailleurs, le lieu où il la fallait conduire n'avait point été spécifié par l'oracle. De quel mont les dieux voulaient-ils parler ? Était-il voisin de la Grèce ou de la Scythie ? Était-il situé sous l'Ourse, ou dans les climats brûlants de l'Afrique ? car on dit que dans cette terre il y a toutes sortes de monstres. Le moyen de se résoudre à laisser une beauté délicate sur un rocher, entre des montagnes et des précipices, à la merci de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature ? Enfin, comment rencontrer cet endroit fatal ? C'est ainsi que les bonnes gens cherchaient des raisons pour garder leur fille ; mais elle-même leur représenta la nécessité de suivre l'oracle.

Je dois mourir, dit-elle à son père, et il n'est pas juste qu'une simple mortelle, comme je suis, entre en parallèle avec la mère de Cupidon : que gagneriez-vous à lui résister ? Votre désobéissance nous attirerait une peine encore plus grande. Quelle que puisse être mon aventure, j'aurai lieu de me consoler quand je ne vous serai plus un sujet de larmes. Défaites-vous de cette Psyché sans qui votre vieillesse serait heureuse : souffrez que le ciel punisse une in-